

Roland

La folie furieuse d'un guerrier légendaire

Récit tiré du *Roland furieux* de L'Arioste

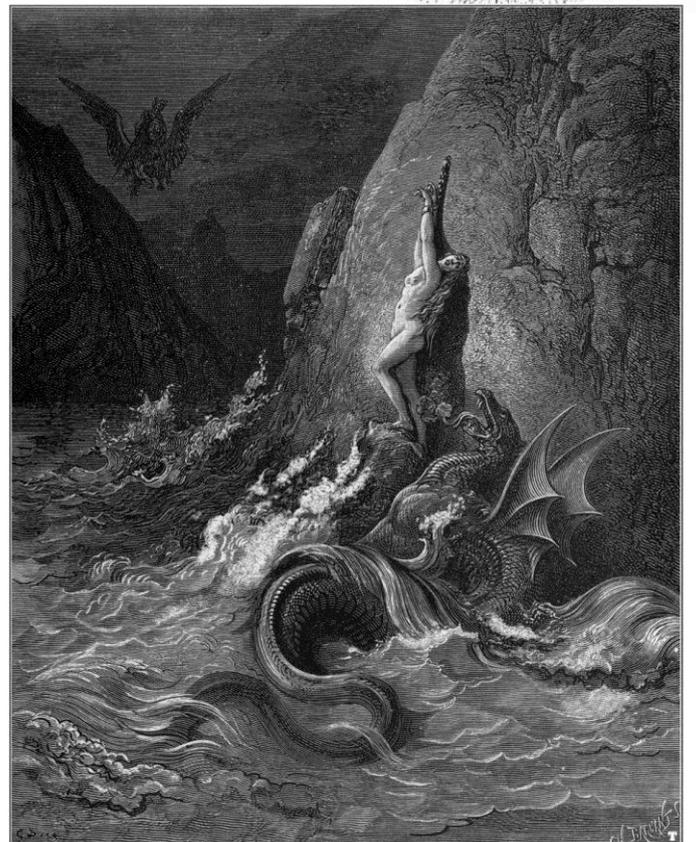
Le comte Roland, neveu de Charlemagne et guerrier le plus puissant de l'empire des Francs, cherche en vain sa bien-aimée. Il s'agit d'Angélique, fille de l'empereur de Chine qui le fuit désespérément.



Il délaisse ainsi ses devoirs militaires qui devraient le pousser à se ranger sous la bannière de son oncle, au moment où des forces venues de toute l'Afrique et de l'Asie cherchent à envahir le territoire des Francs.



Roland apprend qu'Angélique a été enchaînée à rocher sur l'île d'Ébude, au nord de la Bretagne, pour y être livrée à un monstre marin, selon la coutume du pays. Mais il ignore qu'elle vient d'être délivrée par Roger, un chevalier sarrazin.



I – La mort de l'orque

1. Roland brûlait du désir d'arriver rapidement à l'île d'Ébude, où les belles et faibles dames sont données en pâture à un monstre marin. Plus le paladin avait hâte d'arriver, moins le vent soufflait. Parfois, il s'affaissait complètement. D'autres fois, il soufflait en sens si contraire, qu'on était forcé de retourner en arrière ou de louvoyer vers le nord.

Parvenant à la hauteur de l'île, Roland dit à son guide : « Tu peux maintenant jeter l'ancre ici et me donner une barque. Je veux descendre sur l'écueil sans être accompagné. Et je veux emporter le plus gros câble et la plus grande ancre que tu aies sur ton navire. » Il fit mettre la barque à la mer et y entra. Il laissa toutes ses armes, excepté son épée. Puis il se dirigea seul vers l'écueil.



2. Le soleil se levait. S'étant approché de l'écueil dénudé, il crut entendre une plainte. Aussitôt il se tourna vers la gauche, et ayant abaissé ses yeux sur les flots, il vit une dame nue comme à sa naissance, liée à un tronc d'arbre, et dont les pieds baignaient dans l'eau. Comme il en était encore éloigné, et qu'elle tenait le visage baissé, il ne put pas la distinguer très bien. Il rama de toutes ses forces et s'avança, plein du désir d'en apprendre davantage.

3. Mais au même moment, il entendit la mer mugir, et les cavernes résonner, ainsi que les forêts. Les eaux se gonflèrent, et voici qu'apparut un monstre, plus noir que la nuit. Sous son ventre, la mer était presque cachée. Roland le regarda d'un air hautain et ne changea ni de cœur ni de visage.

Il accourut en toute hâte. Pour du même coup défendre la damoiselle et attaquer la bête, il plaça l'esquif entre l'orque et sa proie. Laissant tranquillement son glaive au fourreau, il prit en main l'ancre et le câble, puis il attendit, avec tout son courage, l'horrible monstre.

Dès que l'orque fut près, et qu'elle eut aperçu Roland à peu de distance d'elle, elle ouvrit, pour l'engloutir, une bouche si grande qu'un homme y serait entré à cheval. Roland s'avança aussitôt et plongea dans la gueule avec l'ancre, et, si je ne me trompe, avec le bateau. Il attachait l'ancre au palais et dans la langue molle. Après avoir placé ce support, et s'être assuré que le monstre ne pût plus fermer la bouche, il tira son épée, et dans cet antre obscur, deçà, delà, avec la taille et la pointe, il frappa. L'orque ne pouvait se défendre du paladin qu'elle avait dans la gueule.

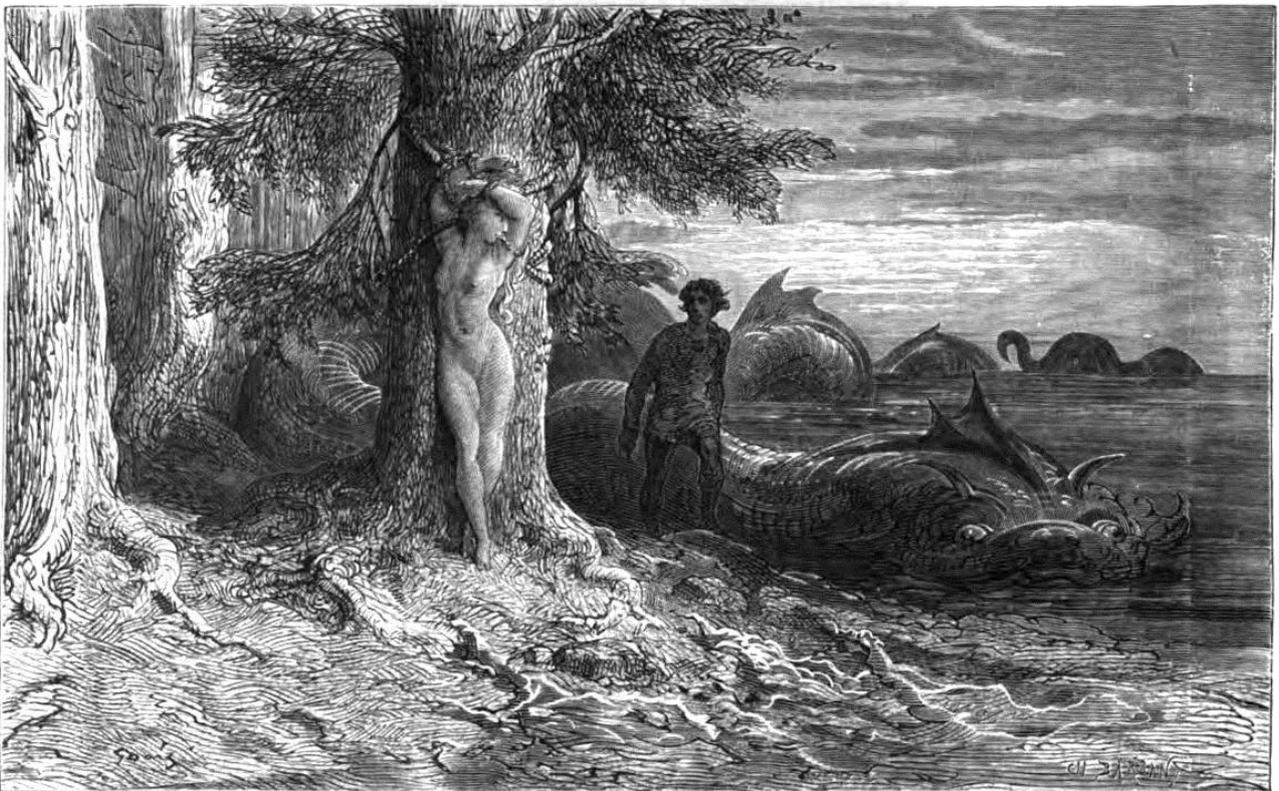
Vaincue par la douleur, tantôt elle s'élançait hors de la mer et montrait ses flancs et son échine écaillée, tantôt elle plongeait, et remuait le fond avec son ventre, faisant jaillir le sable.

Sentant que l'eau devenait trop abondante, le chevalier de France se mit à la nage. Il sortit de la gueule où il avait laissé l'ancre fixée, et prit dans sa main la corde qui pendait après.

4. Et avec cette corde, il nagea en toute hâte vers le rivage. Il y posa solidement le pied, et tira à lui l'ancre dont les deux pointes étaient serrées dans la bouche du monstre. L'orque était forcée de suivre le câble mu par une force qui n'avait pas d'égale, par une force qui, en une seule secousse, tira plus que n'aurait pu le faire dix cabestans.

Ainsi l'orque, tirée hors de sa demeure marine par la force du bras de Roland, sautait deçà, delà, tournait sur elle-même, se couchait et se levait. Il suivait la corde avec mille soubresauts, mille détours étranges, et ne pouvait s'en détacher. Le sang coulait de sa bouche en telle quantité, que cette mer aurait pu s'appeler en ce moment la mer Rouge. Tantôt l'orque frappait les eaux avec une telle force qu'on pouvait voir le fond de la mer, tantôt les vagues montaient jusqu'au ciel et cachaient la lumière du soleil éclatant. À la rumeur qui s'élevait tout autour, on entendit retentir les forêts, les montagnes et les plages lointaines.

5. Roland, après avoir tiré sur le rivage l'horrible poisson, vit qu'il n'avait plus besoin de s'acharner davantage après lui. Épuisé par les blessures et la résistance qu'il avait opposée, il était mort avant de toucher le sable. Roland s'en vint vers celle qui avait été attachée sur la pierre sombre pour être dévorée par l'orque marine. Il la regarda et il lui sembla qu'il la reconnaissait, et plus il s'approchait, plus il croyait reconnaître Olympie. Ce n'était pas Angélique.



Roland libère Olympie et continue de chercher son Angélique. Celle-ci file le parfait amour avec le chevalier sarrazin Médor, dont elle a soigné la blessure. Ils passent leur temps à graver leurs noms sur l'écorce des arbres et les parois des cavernes.

II – Une affreuse découverte



1. Un jour, il arriva sur le bord d'un ruisseau, au milieu d'un grand pré fleuri et ombragé par une multitude de beaux arbres. Roland, bien qu'il eût sur lui sa cuirasse, son casque et son écu, éprouva comme un frisson. Il s'arrêta pour se reposer un peu. Mais, hélas ! une cruelle et terrible déception l'attendait dans ce séjour, qui devait être plus funeste que je ne saurais dire. Ce jour était un jour de malheur.

2. En regardant tout autour de lui, il vit des inscriptions, gravées sur la plupart des arbres qui ombrageaient cette rive. Dès qu'il eut regardé un peu plus attentivement, il se rendit compte qu'elles étaient de la main d'Angélique. Il vit les noms d'Angélique et de Médor entrelacés en plus de cent endroits. Il roula mille pensées en son esprit, et chercha à se persuader qu'il se trompait, que c'était une autre qu'Angélique qui avait gravé son nom sur

l'écorce de ces arbres.

Puis il se dit : « Je connais pourtant bien ces caractères. J'en ai tant de fois vu et lu de semblables ! Elle a peut-être imaginé ce nom de Médor pour me désigner sous un pseudonyme. »

3. Roland arriva à un endroit où une grotte surplombait la claire fontaine. Les lierres et les vignes grimpantes en tapissaient l'entrée de leurs lianes tordues. Là plus qu'ailleurs se voyaient leurs noms, à l'intérieur et à l'extérieur, écrits tantôt au charbon, tantôt à la craie, ou gravés avec la pointe d'un couteau.

À chaque fois qu'il les lisait, il sentait son cœur comprimé dans sa poitrine comme par une main glacée. Enfin il resta les yeux fixés sur le rocher, quoique son esprit en fût bien loin. Il était près de perdre la raison. Sa douleur était si grande, qu'il ne put ni se plaindre ni pleurer.

Roland revint un moment à lui. Il pensait encore que la chose pouvait n'être pas vraie. Quelqu'un avait sans doute voulu diffamer le nom de sa dame, ou lui inspirer à lui-même une jalousie telle qu'il en meure. Il le croyait, il le désirait, il l'espérait. Mais, si c'était le cas, celui qui écrivait ces noms avait bien imité la main d'Angélique.

4. Cette faible espérance ranima un peu ses esprits et rafraîchit sa pensée. Il remonta sur son cheval. Déjà le soleil céda la place à la lune. Le paladin ne chevaucha pas longtemps avant

d'apercevoir des toits d'où s'échappait la fumée, d'entendre aboyer les chiens et mugir les troupeaux. Il arriva dans un village où il se décida à loger.

C'était justement la chaumière où Angélique avait apporté Médor blessé, et où ils eurent une si douce aventure. Roland ne songeait qu'à dormir. Il ne demanda pas à souper. Plus il cherchait le repos, plus sa peine le travaillait. Il voyait partout l'odieuse inscription. Les murailles, les portes, les fenêtres en étaient couvertes. Un pasteur, qui le voyait accablé de tristesse, et qui voulait le distraire, lui conta l'histoire des deux amants. Il commence, sans en être prié, à raconter à Roland l'histoire d'Angélique et Médor.

Resté seul, et n'étant plus retenu par la présence d'un témoin, il put lâcher le frein à sa douleur. Un fleuve de larmes lui coula des yeux sur les joues et tomba sur sa poitrine. Il soupirait, il gémissait. Il se tournait et se retournait sans cesse sur son lit. La pensée lui vint que sur le même lit où il s'agitait, l'ingrate dame avait dû plus d'une fois venir reposer près de son amant. Alors il se leva précipitamment de cette couche odieuse.

Ce lit, cette maison, ce pasteur lui devinrent soudain si odieux, que, sans attendre le lever de la lune ou celui de l'aurore annonciatrice du jour, il prit ses armes et son destrier, et s'enfonça dans la partie du bois la plus obscure. Puis, quand il crut être bien seul, il ouvrit les portes à sa douleur par des cris et des hurlements.

5. Il ne cessait de verser des pleurs, il ne cessait de pousser des cris. Il ne goûtait de repos ni la nuit ni le jour. Il fuyait les bourgs et les cités, couchant à découvert, en pleine forêt, sur la terre nue. Il s'étonnait d'avoir dans la tête une source de larmes si vivace, et qu'il puisse pousser tant de soupirs.

Le comte erra toute la nuit par les bois. Quand pointèrent les rayons de l'astre du jour, son destin le ramena vers la fontaine où Médor avait gravé la fatale inscription. La vue de sa propre honte inscrite sur le roc l'embrasa d'une telle colère, qu'il ne resta plus en lui une seule pensée qui ne soit haine, rage ou fureur. Sans réfléchir, il tira son épée.

Il tailla l'inscription et le rocher, dont il fit voler les éclats jusqu'au ciel. Malheur à cette grotte et à tous les lieux où se lisaient les noms de Médor et d'Angélique ! La fontaine elle-même, naguère si claire et si pure, ne fut pas à l'abri d'une telle rage.

Il jeta pêle-mêle dans ses belles eaux les branches, les troncs, les racines, les fragments de rochers, les mottes de terre, afin de les troubler si profondément, qu'elles ne pussent plus jamais reprendre leur limpidité première. Enfin, harassé de fatigue, couvert de sueur, et le souffle venant à manquer à sa haine, à sa fureur, à sa colère ardente, il tomba sur la prairie et pousse des soupirs vers le ciel.

6. Ses yeux regardaient fixement le ciel. Il ne prononçait pas une parole. Sans manger et sans dormir, il voyait ainsi le soleil disparaître et reparaître trois fois. Sa peine amère ne faisait que s'accroître, jusqu'à ce qu'elle l'eut enfin privé de sa raison. Le quatrième jour, pris d'une grande fureur, il s'arracha du dos et mit en pièces plastron et cotte de mailles.

Ici restait le casque, et là restait l'écu ; au loin le harnais et plus loin le haubert. En somme, je dois dire que toutes ses armes furent dispersées çà et là dans le bois. Puis il déchira ses vêtements et montra à nu son ventre velu, toute sa poitrine et son dos. Et alors commença la grande folie, si horrible que jamais personne n'en verra de semblable.

Sa rage, sa fureur arrivèrent à un tel paroxysme, qu'il ne conserva plus la notion d'aucun sens. Il ne se souvint plus comment on tenait en main l'épée avec laquelle il aurait, je pense, pu faire encore d'admirables choses. Mais son incomparable vigueur n'avait besoin ni d'épée ni de hache. Il en donna de merveilleuses preuves en déracinant, d'une seule secousse, un grand pin.



Il en arracha deux autres comme s'ils eussent été du fenouil, des hièbles ou des aneths. Il en fit autant pour les hêtres, les ormes, les chênes verts et les sapins. Aussi facilement que l'oiseleur, pour faire place nette à ses filets, arrache les joncs, la paille et les orties, Roland déracinait les chênes et les vieux arbres séculaires.

Les pasteurs qui entendirent un tel fracas, laissant leurs troupeaux épars dans la forêt, accoururent de tous côtés en grande hâte pour voir ce que c'est.

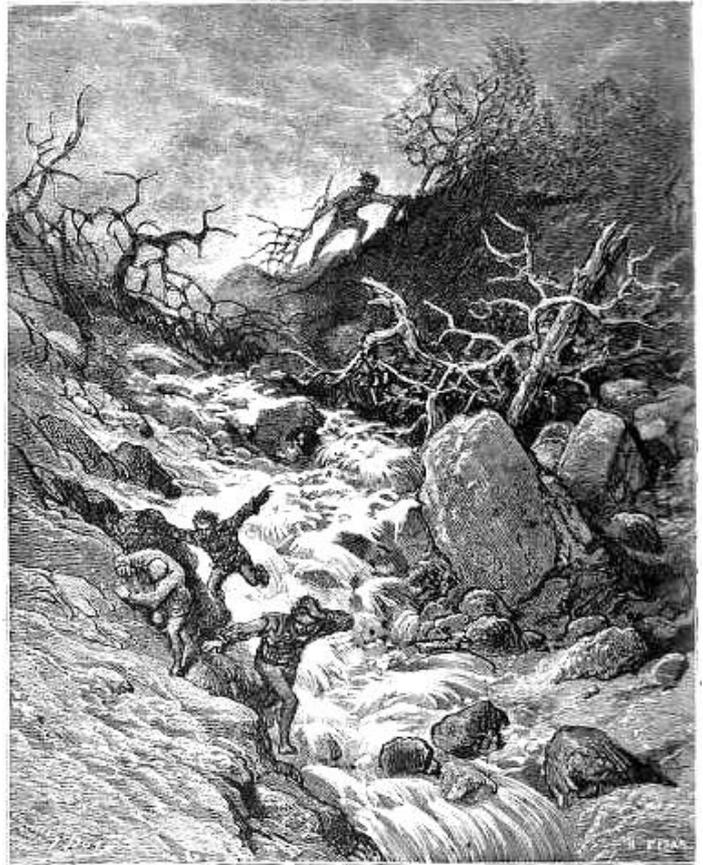


III – Roland furieux

1. Dès qu'ils se furent approchés d'assez près pour voir les incroyables prouesses d'un tel fou et sa force terrible, ils firent volte-face pour fuir. Mais ils ne savaient plus par où, comme il arrive dans une peur soudaine. Le fou se précipita sur leurs pas. Il en saisit un et lui arracha la tête avec la même facilité qu'on cueille une pomme sur l'arbre ou une fleur épanouie sur le buisson.

Il prit par une jambe le tronc pesant et s'en servit comme d'une massue contre les autres. Il en jeta deux par terre et les endormit d'un sommeil dont ils ne se réveilleraient probablement qu'au jour du jugement dernier. Leurs compagnons s'empressèrent de fuir le pays, et bien leur servit d'avoir le pied leste. Le fou les aurait néanmoins bientôt rejoints, s'il ne s'était pas jeté sur leurs troupeaux.

Puis Roland erra par tout le pays, donnant la chasse aux hommes et aux bêtes, et courant à travers les bois. Tantôt il attrapait les chevreuils alertes et les daims légers ; tantôt il luttait avec les ours et les sangliers, et les terrassait de ses mains nues ; le plus souvent, il dévorait avec une avidité bestiale leur chair et toutes leurs dépouilles.



Deçà, delà, sur les monts et dans les plaines, il parcourut toute la France. Enfin, après avoir longtemps erré, il descendit, du côté du midi, sur la terre d'Espagne. Il prit la route qui longe la mer dont les flots baignent les rivages de l'Aragon, et, sous l'influence de la folie qui le poussait, il songea à se creuser une tanière dans le sable.

2. Afin de se garantir du soleil, il s'enfouit dans le sable aride et léger, et il y était à moitié caché, lorsque survinrent par hasard Angélique la belle et son mari qui descendaient des monts Pyrénées sur le rivage espagnol. Elle arriva à moins d'une brassée du comte sans l'avoir encore aperçu.

Que ce fût-là Roland, elle ne pouvait le penser, tellement il différait de ce qu'il était d'habitude. Depuis que cette fureur le possédait, il était toujours allé nu, à l'ombre et au soleil. S'il était né en Afrique, il n'aurait pu avoir la peau plus brûlée. Ses yeux étaient quasi cachés dans sa tête. Il avait la figure maigre et décharnée comme un os, la chevelure inculte, hirsute et en désordre, la barbe épaisse, épouvantable, hideuse. À peine Angélique l'eut-elle vu, qu'elle s'empressa de tourner bride, toute tremblante.

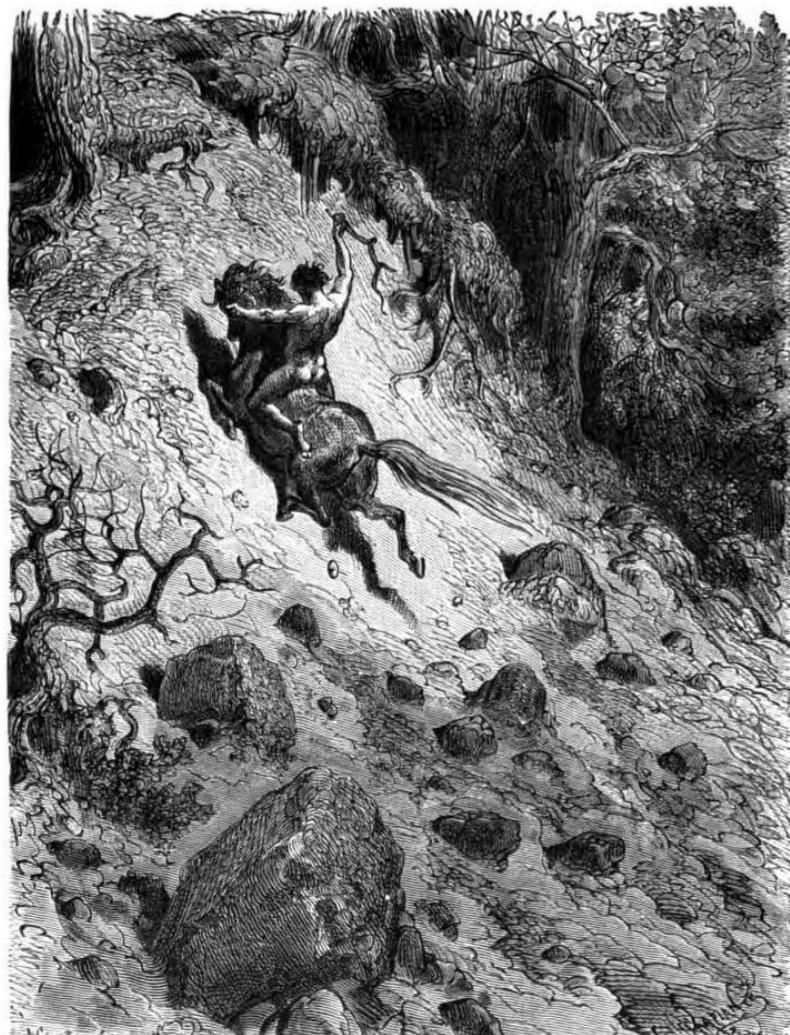
3. Dès que Roland, dans sa folie, l'eut aperçue, il se leva d'un bond pour la saisir, tellement son gracieux visage lui plut, et tellement l'appétit lui en vint subitement. De l'avoir tant aimée et respectée, aucun souvenir ne restait plus en lui. Il courait derrière elle, à la façon d'un chien qui poursuivrait une bête fauve.

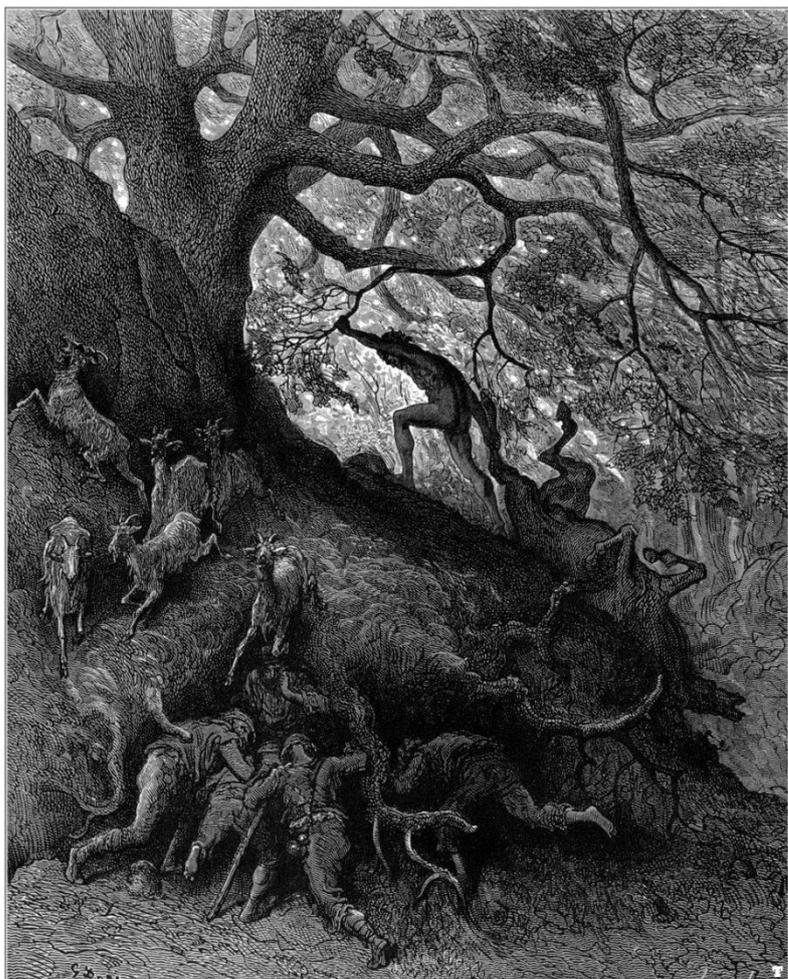
Angélique chassait sa jument en toute hâte. Elle la pressait du fouet et de l'éperon. Il lui semblait que si elle pouvait voler aussi vite qu'une flèche, elle irait encore trop lentement. Soudain, elle se rappelle l'anneau magique qu'elle avait au doigt et qui pouvait la sauver. Elle le porta à sa bouche, et l'anneau, qui n'avait rien perdu de sa vertu, la fit disparaître comme une lumière qu'un souffle éteint. Malheureusement, elle trébucha à la suite d'un faux mouvement, et manqua de peu d'être heurtée par Roland qui la suivait.

4. L'impétuosité et la rage de celui-ci augmenta en voyant Angélique disparaître. Il poursuivit la jument sur le sable nu, et en approchait toujours de plus en plus. Déjà il la touchait et, la saisissant par la crinière, puis par la bride, il s'en rendit enfin maître.

Le paladin s'en empara avec la même joie qu'un autre se serait emparé d'une donzelle. Il rassembla les rênes et la bride, et, d'un bond, sauta en selle. Il la fit courir pendant plusieurs milles, de çà, de là, sans lui laisser de repos, sans jamais lui ôter la selle ni le frein, et sans lui laisser goûter ni herbe ni foin.

En voulant franchir un fossé, il roula au fond avec la jument. Non seulement il n'éprouva aucun mal, mais il ne sentit pas même la secousse. Quant à la malheureuse bête, elle se brisa l'épaule au fond du fossé. Roland ne vit pas comment il pourrait la tirer de là. Finalement, il la chargea sur son épaule et, sous ce poids énorme, il parcourut encore trois portées d'arc.





Mais sentant que la charge devenait trop lourde, il la déposa à terre, et chercha à la tirer après lui. La jument le suivit d'un pas lent et boiteux. À la fin, il lui enleva le licol et l'attacha par le pied droit.

Puis il la tira après lui, et la réconforta en lui disant qu'ainsi elle pourrait le suivre plus facilement. Le poil et la peau de la malheureuse bête restaient aux pierres du chemin, et elle mourut enfin de fatigue et de coups. Roland ne s'en aperçut même pas, et, sans la regarder, il poursuivit son chemin en courant.

5. Il allait, la traînant toujours, bien que morte. Il dirigea sa course vers l'Occident. Sur son passage, il saccagea palais et chaumières. Lorsqu'il éprouvait le besoin de manger, il s'emparait des fruits, des viandes, du pain. Tout lui était bon, pourvu qu'il l'engloutît. Pendant plusieurs jours, il traîna, sans rencontrer d'obstacle, la jument toute morte qu'elle était. Mais arrivé à un endroit

où un grand fleuve entrant dans la mer, force lui fut d'abandonner son cadavre.

Ayant volé un autre cheval, il s'en alla courant par divers chemins, saccageant tout sur son passage. Le roussin ne goûtait jamais foin ni avoine, de sorte qu'en peu de jours il resta sur le flanc. Roland n'en alla point à pied pour cela. Chaque fois qu'il rencontrait un cavalier, il le tuait et prenait sa monture.

6. Au bout de la terre d'Espagne, il arriva dans une ville nommée Zizera, et qui s'élève sur le détroit de Gibraltar ou de Zibelterre — car on l'appelle de l'un et de l'autre nom. Là, il vit une barque qui s'éloignait de terre. Elle était pleine de gens qui s'ébattaient joyeusement sur les eaux tranquilles de la mer, aux rayons naissants du matin.

Le fou commença par leur crier de toutes ses forces de l'attendre, car l'envie lui était venue de monter sur la barque. Mais c'est bien en vain qu'il prodiguait ses cris et ses hurlements, car il était une marchandise que l'on n'embarque pas volontiers. La barque filait sur l'eau, aussi rapide que l'hirondelle qui fend l'air. Roland pressa son cheval, le frappa, le serra, et comme une catapulte, le poussa à la mer.

Force fut enfin au cheval d'entrer dans l'eau. En vain la pauvre bête voulut reculer, en vain il résista de toutes ses forces. Il y entra jusqu'aux genoux, puis jusqu'au ventre, jusqu'à la croupe. Bientôt on ne vit plus que sa tête qui dépassait à peine la vague. Il n'avait plus espoir de revenir en arrière, et les coups de housine lui pleuvaient entre les oreilles. Le malheureux ! Soit il se noyait, soit il traversait tout le détroit jusqu'à la rive africaine.

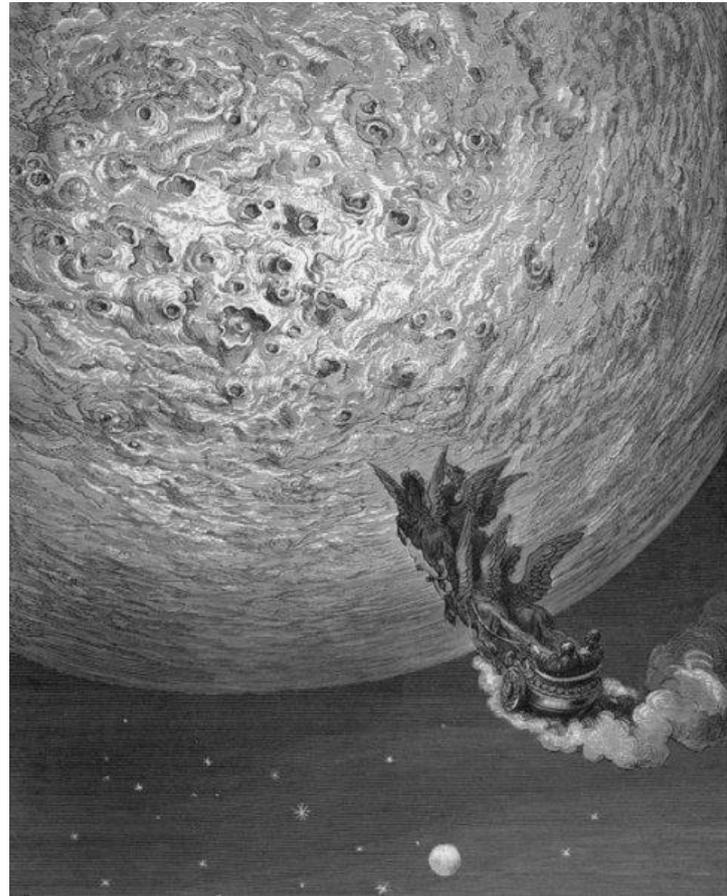
Roland n'apercevait plus ni la poupe ni la proue du bateau qui lui avait fait quitter le rivage pour se jeter dans la mer. Il avait fui dans le lointain, et les flots mobiles le cachaient aux regards. Roland poussait toujours son destrier à travers l'onde, résolu à passer de l'autre côté de la mer. Le destrier, plein d'eau et vide d'âme, cessa de vivre et de nager.

Il alla droit au fond et il aurait entraîné son cavalier avec lui, si Roland ne s'était soutenu sur l'eau par la seule force de ses bras. Il se démenait des jambes et des mains, et rejetait, en soufflant, l'eau bien loin de sa figure. L'air était suave et la mer dans tout son calme. Et ce fut fort heureux pour le paladin, car pour peu que la mer eût été mauvaise, il y aurait perdu la vie.

Mais la Fortune, qui prend soin des insensés le fit aborder en Afrique, au rivage de Ceuta, sur une plage éloignée des murs de la ville de deux portées de flèche. Pendant plusieurs jours, il courut à l'aventure le long de la côte, du côté du Levant, jusqu'à ce qu'il vînt à rencontrer, se déployant sur le rivage, une armée innombrable de guerriers noirs.



Angélique échappée retrouve son amant Médor et part avec lui dans le royaume de Cathay, la Chine actuelle, où ils deviennent roi et reine.



Les compagnons de Roland parviennent à le maîtriser et lui font respirer une fiole contenant sa raison perdue, retrouvée sur la Lune par son ami Astolphe.

L'ARIOSTE

Ludovico Ariosto dit (1474-1533)

Diplomate italien de la Renaissance, au service de la puissante famille d'Este, il est surtout l'auteur du *Roland furieux*. Ce long poème romanesque met en scène les personnages des épopées françaises du Moyen-Âge, au temps de Charlemagne. Il eut un succès immense à l'époque et par la suite, de sorte qu'on appela son auteur le « divin » Arioste.

